

—“ Qu'est-ce donc que cette Blanchette ? serait-ce votre sœur ?

—Ma sœur ? oh ! non, grâce à Dieu ! Blanchette est notre vache.

—Une vache ! il ne faut pas ainsi vous chagriner pour si peu.

—Oh ! monsieur, ne parlez pas ainsi de notre pauvre Blanchette !

“ Si vous saviez ce qu'elle est pour nous ? Nous sommes pauvres, et elle est notre fortune. Son lait nous a tous nourris. Elle est une personne de plus dans notre famille, et nous l'aimons tant, notre pauvre Blanchette !

“ S'il avait fallu la vendre pour vivre, nous n'aurions pu nous y résoudre. Et puis elle nous était si fort attachée ! Elle nous connaissait tous, et quand elle voyait venir mes frères, ses grands yeux devenaient si doux, et elle léchait nos mains quand nous lui portions sa nourriture.

“ Aujourd'hui, elle est sortie de l'étable, quand nous étions tous absents. Peut-être quelqu'un l'aura-t-il volée, car elle ne serait pas partie d'elle-même. Tout le jour je l'ai cherchée, sans pouvoir la retrouver. Ma pauvre Blanchette !

“ Elle était si jolie, avec son poil blanc et lustré, marqué de taches noires, ses cornes si égales, et le ruban que nous avions mis à son cou.”

—“ C'est bien, mon ami ; mais prenez courage. espérez. Peut-être n'est-elle qu'égarée, peut-être pourra-t-on vous en procurer une autre.

—Merci, monsieur l'abbé. Ma mère, mes frères et moi, jamais nous ne pourrions en avoir une autre comme elle, ni l'aimer autant. Une autre ce ne serait plus notre Blanchette.

—Où demeurez-vous, mon enfant ?

—Là-bas, au prochain village, dans l'une des premières maisons. Mais pourquoi cette question ?

—Parce que, si j'en ai l'occasion, j'irai voir bientôt votre mère. Comment l'appellez-vous ?

—Aurélié Delplanques, nous n'avons plus de père, et c'est moi qui travaille pour la famille. Mais notre Blanchette est perdue, qu'allons-nous faire maintenant ?”

L'ombre s'épaissit ; l'archevêque s'éloigne et reprend la route de Cambrai. Il songe, en revenant, aux misères du pauvre, à cette affection touchante pour une créature sans raison, au chagrin de cette famille.

La nuit est venue. Dans le lointain, on aperçoit briller des lumières, les lumières de la ville.

Tout-à-coup, près de la route et dans le fossé qui la borde, Fénélon entend quelque bruit, il s'approche, il voit un objet qui se détache en ombre sur la blancheur de la neige ; il approche encore et distingue une vache, tombée dans le fossé et qui n'en peut ressortir.

A sa couleur, au ruban qui lui entoure le cou, il reconnaît Blanchette, celle que pleurait le jeune homme.

La nuit est venue, le vent souffle et du ciel tombent silencieusement d'épais flocons de neige, se joignant à la neige qui déjà couvre le sol. Il fait froid et mauvais dehors.

Oh ! qu'il fait bon alors dans l'intérieur des maisons, qu'égaie une vive lumière près du foyer pétillant, quand la neige bat en dehors les carreaux, contre lesquels le

roitelet vient tristement frapper du bec, pour demander un abri !

Mais Fénélon ne songe point au froid qui le gagne, ni à l'ombre qui le couvre. Une seule pensée est la sienne ; rendre Blanchette à ses maîtres, voilà ce qu'il veut, voilà ce qu'il fera.

Il saisit le ruban qui entoure le cou de l'animal ; de son bâton il frappe doucement Blanchette, en même temps qu'il la tire avec l'autre main, et il fait si bien, l'excitant de la voix et du geste, l'aidant de ses efforts, qu'elle se redresse, et, après quelques essais inutiles, la voilà enfin hors du fossé, la voilà sur la route.

Revenant alors sur ses pas, Fénélon reprend avec elle le chemin du village ; l'animal le suit docilement et semble comprendre ce qu'il veut faire.

La pierre où s'était assis le jeune homme est vide maintenant. L'évêque poursuit sa marche ; il va dans la neige, il va dans la nuit. Quelques pas encore, et il atteint les premières maisons du village.

Des gémissements qui sortent de l'une de ces maisons lui indiquent le but qu'il veut atteindre. Il arrive, il frappe, et le jeune homme qu'il a déjà vu s'élanca sur le seuil.

—“ Ah ! c'est vous, monsieur l'abbé ! Déjà ! ah ! mon Dieu ! Blanchette est avec vous ! Blanchette ! Blanchette !”

A ce cri, tous se précipitent hors de la maison ; on entoure l'évêque ; les enfants se pressent autour de Blanchette ; ils la caressent, ils l'embrassent, et l'animal par ses regards, semble prendre sa part de leur joie.

—“ Ah ! monsieur l'abbé, c'est vous qui nous la rendez ! Comment l'avez-vous trouvée ? comment la ramenez-vous ?

Les voisins accourent au bruit des voix et des exclamations de joie. Quelques-uns d'entre eux, qui l'ont vu à Cambrai, reconnaissent leur archevêque dans ce prêtre inconnu qui est au milieu d'eux ; et c'est alors un concert de bénédictions qui arrache des larmes à Fénélon.

Celui-ci veut leur parler, mais l'émotion qui les remplit tous l'a gagné lui-même ! et c'est en les bénissant et en priant Dieu pour eux tous qu'il répond d'abord à leurs remerciements.

L'heure marche toujours ; s'arrachant enfin du milieu d'eux, Fénélon veut regagner Cambrai.

—“ Mais vous n'y songez pas ! Par ce temps, par cette neige affreuse.....

—Oui, mes enfants, mais il le faut ; on s'étonnerait de mon absence, peut-être est-on déjà inquiet de ne pas me voir à Cambrai.”

Alors tous veulent escorter l'évêque. Des torches sont allumées ; des branches enduites de résine, des lanternes éclairent l'obscurité de la nuit, et tout le village s'achemine vers la ville sur les pas du saint pasteur.

Vienne ensuite le jour ; vienne le soleil ; revienne le printemps ; ils ramèneront de brillants spectacles ; mais rien ne vaudra le cortège triomphal qu'aura vu cette nuit ; le cortège de la reconnaissance faisant fête à la charité.

GIUSEPPE CARMELE.